L'Enracinement

Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain

Ultime ouvrage de Simone WEIL, inachevé, rédigé à Londres en 1943

— Présentation philosophique et résumé détaillé —

— Par Alexis DAYON, professeur de philosophie —

Note d'intention

L'enregistrement audio et la présentation qui sont ici proposés retiennent la version de l'ouvrage la plus couramment connue : celle héritée de sa première édition, lors de la publication du texte par Albert Camus en 1949 dans la collection *Espoir*. Le découpage en trois parties (1. *Les besoins de l'âme* ; 2. *Le déracinement* ; 3. *L'enracinement*) n'est pas de la main de Simone Weil ; il s'agit d'un choix éditorial de Camus, afin de proposer au lecteur une forme plus lisible de ce qui demeurait, en l'état où se trouvait le manuscrit, un premier jet inachevé.

Le titre même de l'ouvrage, *L'Enracinement*, est un choix éditorial de Camus relatif au contenu du texte, et n'est pas de la main de Weil. Le titre provisoire figurant sur le manuscrit était ce qui est plus tard devenu son sous-titre : ***Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain***.

Les sous-parties, elles (énumération des différents besoins de l'âme dans la première partie, puis structure ternaire : *Déracinement ouvrier* ; *Déracinement paysan* ; *Déracinement et nation*, dans la deuxième partie), sont bien de la main de Simone Weil, qui les avait griffonnées dans la marge.

Une version rigoureusement fidèle au manuscrit de l'autrice (allant jusqu'à rapporter les variantes raturées qui y figurent) est proposée par Gallimard dans les *Œuvres complètes*, Tome V, Volume 2, édité en 2013 sous la direction de Robert Chenavier, André-A Devaux et Florence de Lussy. Elle est accompagnée de brillantes présentations philosophiques, extensives et approfondies. Nous ne saurions suffisamment la recommander à tout lecteur désireux de mener une étude rigoureuse de ce livre.

Contexte d'écriture du livre

En novembre 1942, Simone Weil débarque à Liverpool pour rejoindre la Résistance à Londres. Elle ne sait pas, le jour-là, qu'il lui reste neuf mois à vivre. André Philip, résistant socialiste par l'intermédiaire duquel elle a pu rejoindre la France libre, la fait affecter comme rédactrice au sein du Commissariat National à l'Intérieur et au Travail, afin d'examiner, commenter et produire des écrits théoriques qui serviront de matrice de réflexion en vue d'une refondation sociale du pays, après la Libération. Elle rédige à cette occasion le gros des textes qui seront plus tard publiés dans le recueil des *Écrits de Londres* (Gallimard, 1957).

Simone Weil désire ardemment prendre part à des actions de terrain en France, affichant une envie de sacrifice qui désempare et agace au sein de la France libre — *« Cette femme est folle ! »* ira jusqu'à s'écrier De Gaulle. Sa maladresse, sa judéité jugée trop visible, le caractère déraisonnable des projets qu'elle avance (elle suggère qu'on la parachute en terrain ennemi pour secourir des prisonniers politiques !) lui valent une série invariable de refus. On la maintient dans des tâches d'écriture qui suscitent en elle beaucoup de frustration, voire un certain désespoir — contribuant probablement au dépérissement qui aboutira à sa mort, quelques mois plus tard.

Paradoxalement, cette période, si intensément marquée par la déception et la tristesse, est celle qui voit naître les pages lumineuses de *L'Enracinement*. Livre somme, indissociablement politique, philosophique, historique, spirituel, moral, l'ouvrage apparaît comme le testament intellectuel de son autrice, dont il reparcourt de façon ramassée tous les thèmes de prédilection : oppression sociale, conditions du travail ouvrier et paysan, religion, histoire, science, arts, ordre de l'univers, beauté, Providence, régionalismes et étatisme, totalitarisme, colonialisme, guerre, etc.

Objet de l'ouvrage

Il s'agit pour Simone Weil de partir de *« l'exigence de bien absolu qui habite au cœur de l'homme mais a sa source dans une réalité située hors du monde »*, pour mieux examiner les formes d'organisations sociales qui puissent fournir à des êtres humains les conditions à même de combler leur besoin de transcendance et d'accomplir la *« destinée éternelle »* de l'esprit humain.

L'amour du bien, en quoi consiste cette destinée éternelle, se subdivise lui-même d'après une triproccession établie de longue date dans les écrits de l'autrice — cf. *Le Beau et le Bien*. Il devient :

1. ***Amour de la beauté***, lorsqu'il se réfracte dans notre faculté de contempler.
2. ***Amour de la vérité***, lorsqu'il se réfracte dans notre faculté de connaître.
3. ***Amour de la justice***, lorsqu'il se réfracte dans notre faculté d'agir.

Le problème critique qui se pose à Simone Weil est d'élucider, avec toute la précision possible, ce qui harcèle les âmes et entrave cette triple aspiration à la beauté, à la vérité et à la justice, dans le contexte posé par l'exploitation capitaliste, le machinisme, la division technique du travail, la rupture entre villes et campagnes, l'idolâtrie de l'argent, la science moderne, le culte de la force, la conception impérialiste de la grandeur, les conquêtes qui en découlent et, bien sûr, la guerre.

Le pendant de ce travail est, à l'opposé, de dessiner les contours d'une organisation sociale qui respecterait les hommes : respecterait les corps et, par-dessus tout, respecterait les âmes. La condition centrale examinée par Simone Weil, c'est qu'une telle société donne à tous les êtres humains qui la composent une nourriture à même de satisfaire ce qui est *« peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine »* : **le *besoin d'enracinement***.

— Première partie —

Les besoins de l'âme

Livre audio accessible en cliquant sur ce lien

Dans cette introduction centrée autour de la notion d'*obligation*, Weil développe le projet d'une *« déclaration des devoirs envers l'être humain »* qui supplanterait nos déclarations de droits de l'homme et leur fournirait un fondement philosophique véritable. L'autrice s'appuie sur une idée ébauchée quelques mois plus tôt dans un autre texte rédigé à Londres, *La personne et le sacré* : **ce sont les *obligations* qui fondent le respect dû à chaque être humain, et non pas les *droits*.**

Primauté des obligations sur les droits

Essayer de faire des *« droits de la personne humaine »* le fondement premier est une impasse, car le concept de droit est par essence relatif et subordonné : une personne n'a d'autres droits que ceux institués par les devoirs que les autres se reconnaissent envers elle. Et les droits sont de ce fait une réalité intermédiaire, conditionnelle, suspendue au domaine des faits : constat indéniable si l'on considère combien l'étendue des droits dont une personne jouit effectivement est à peu près toujours suspendue au rang social et à la reconnaissance que la collectivité lui octroie. Nos obligations, à l'inverse, sont inconditionnelles, car leur source morale est le bien, qui est transcendant :

> *« Une obligation ne serait-elle reconnue par personne, elle ne perd rien de la plénitude de son être. Un droit qui n'est reconnu par personne n'est pas grand-chose. (…) Les droits apparaissent toujours comme liés à certaines conditions. L'obligation seule peut être inconditionnée. Elle se place dans un domaine qui est au-dessus de toutes conditions, parce qu'il est au-dessus de ce monde. (…) Un homme qui serait seul dans l'univers n'aurait aucun droit, mais il aurait des obligations. »*

Ainsi nous sommes ***objets* de droits** pour autrui. Mais de notre point de vue, à l'égard d'autrui, nous ne sommes ***sujets*** que **de devoirs** — et autrui, à son tour, est pour nous objet de droit. L'idée qu'un être humain puisse être *sujet de droit* est, à cet égard, intrinsèquement incohérente. Un droit est le produit terrestre dérivé de l'obligation que fait descendre vers nous le bien éternel : celle de respecter chaque être humain, de ne pas lui infliger de mal et, dans toute la mesure du possible, de ne pas laisser sévir des conditions sociales qui font souffrir un grand nombre d'hommes.

Il est essentiel de comprendre que cette primauté de l'obligation sur le droit ne revêt nullement chez Simone Weil la signification qu'elle emprunte parfois dans des discours réactionnaires. Rien ne lui eût vraisemblablement inspiré de plus vif dégoût que le spectacle d'un homme puissant qui ferait baisser les yeux à une multitude de subordonnés en leur intimant de *« moins penser à leurs droits et davantage à leurs devoirs »*.

À l'inverse, il en découle une série rigoureuse d'obligations sociales de la collectivité[1] envers ses membres, notamment les plus infortunés. Bien sûr, la primauté de l'obligation sur le droit place chaque être humain, dans sa position subjective, au contact immédiat de sa responsabilité. Mais elle place sur l'ensemble de la collectivité la responsabilité de s'organiser de façon à ne laisser aucun de ses membres dépérir, et à garantir à tout un chacun la satisfaction de ses besoins vitaux — qu'il s'agisse des besoins physiques ou moraux.

D'un mot : ce que la France, à la Libération, fit avec la Sécurité sociale pour la santé, les pages de *L'Enracinement* en dessinent les contours pour une multitude d'autres besoins.

Énumération des besoins de l'être humain

Le respect dû aux êtres humains passant en premier lieu par le respect de leurs besoins, Simone Weil entreprend d'énumérer les besoins vitaux de l'être humain. **Les besoins physiques** posent le moins de difficulté : ***« Ils concernent la faim, la protection contre la violence, le logement, les vêtements, la chaleur, l'hygiène, les soins en cas de maladie. »***

Les besoins de l'âme, besoins *moraux* des êtres humains, autrement plus difficiles à identifier quoique non moins essentiels, sont relevés au nombre d'une quinzaine, pour la plupart exposés par couples de contraires complémentaires :

- **L'ordre** — défini, non pas du tout comme une soumission du corps social aux classes dirigeantes ou à l'État, ni comme une discipline maintenue par la répression policière, mais comme le fait de n'être pas soumis à des obligations contradictoires qui écartèlent l'âme.
- **La liberté & l'obéissance** — besoins indissociablement liés, où la liberté consiste (selon une acception très rousseauiste) à consentir à des règles que la pensée puisse s'approprier comme compréhensibles et raisonnables ; et l'obéissance, à ce que chaque être humain ait de multiples occasions de se dévouer à une autorité qu'il ait reconnue comme juste, sans être astreint de façon servile à attendre une récompense ni à craindre une punition.
- **La responsabilité** — besoin de se sentir utile, et dans une certaine mesure indispensable : *« La satisfaction de ce besoin exige qu'un homme ait à prendre souvent des décisions dans des problèmes, grands ou petits, affectant des intérêts étrangers aux siens propres, mais envers lesquels il se sent engagé. »* Ici aussi, se retrouve le besoin d'occasions de dévouement désintéressé.
- **L'égalité & la hiérarchie** — définis comme besoin d'une *« reconnaissance publique, générale, effective, exprimée réellement par les institutions et les mœurs, que la même quantité de respect est due à tout être humain, parce que le respect est dû à l'être humain comme tel et n'a pas de degré »* et possibilité *« d'amener chacun à s'installer moralement dans la place qu'il occupe »*. Simone Weil, après avoir examiné la notion d'égalité des chances, se montre circonspecte : en partie car celle-ci produit une aspiration générale de la société à pousser ses enfants vers le haut de l'échelle sociale et entérine le mépris dans lequel sont tenues les tâches dévolues au bas de l'échelle ; en partie car la compétition pour la réussite qui s'ensuit laisse les perdants dans une amertume redoublée. À l'égalité des chances, elle préfère la **notion de *« proportion »*** :

1 Nous employons ici une métonymie : pour parler en toute rigueur, ça n'est pas *la collectivité* en tant que telle qui a des obligations envers les plus démunis, mais bien chaque membre de la collectivité, à la position qui est la sienne — le dirigeant comme dirigeant, le fonctionnaire comme fonctionnaire, le citoyen comme citoyen, etc. Weil pointe invariablement qu'une collectivité, à proprement parler, n'est pas *quelqu'un* : elle n'a pas d'âme, elle ne peut donc être ni objet de droits, ni sujet de devoirs. Elle est chose intermédiaire, instrument du respect dû aux êtres humains.

par là, serait établi que les privilèges attachés à une position sociale favorable doivent être en proportion des responsabilités et des risques réellement encourus. **Dans un ordre social soumis à la proportion, la justice n'est pas dure avec les faibles et douce avec les forts, comme elle l'est présentement ; mais, à l'inverse, douce avec les faibles et dure avec les forts.**

- **L'honneur & le châtiment** — le besoin d'honneur, parent du besoin d'enracinement, est, pour chaque être humain, le besoin d'appartenir à des communautés (que celles-ci soient familiales, professionnelles, syndicales, régionales, nationales, etc.) dont il puisse éprouver la fierté : qu'il ait part à leur prestige et à l'histoire de leurs hauts faits. Là où le besoin d'enracinement touche davantage à la *poésie* dont une telle participation enveloppe une existence humaine, le besoin d'honneur touche au sentiment de *valeur* que l'individu retire de son appartenance. Le besoin de châtiment, quant à lui, n'est autre chose que ce besoin d'honneur appliqué au criminel : par ses crimes, un criminel s'est placé hors d'une telle participation ; le châtiment est ce qui doit viser à l'y réintégrer.
- **La liberté d'opinion** — besoin fondamental pour l'intelligence de délibérer librement et, à cet effet, de pouvoir examiner toute proposition sans se sentir en danger d'être puni. Plus long que pour les autres besoins, ce passage traite notamment d'un système de publication qui permettrait de concilier totale liberté de réflexion et responsabilité des auteurs vis-à-vis de leurs écrits (notamment dans le cas d'apologies du crime). Un passage sur les partis politiques, syndicats, milieux d'opinions et revues, reprend de façon synthétique les thèses plus amplement développées dans la *Note sur la suppression générale des partis politiques*.
- **La sécurité & le risque** — besoins apparemment contradictoires, mais liés : le premier, de ne pas vivre dans la peur diffuse que crée le sentiment d'être continuellement suspendu au caprice d'une puissance supérieure contre laquelle on ne peut rien (arbitraire capitaliste, étatique ou colonial, par exemple) ; le second, de pouvoir de sa propre initiative se placer dans une situation de danger limité, *« qui provoque une réaction réfléchie »* mais *« ne dépasse pas les ressources de l'âme au point de l'écraser sous la peur »*. L'un et l'autre renvoient au besoin humain de se sentir maître de sa pensée, et capable de gouverner son action. — Ce point était amplement développé, dès 1934, dans le *Tableau théorique d'une société libre*, troisième partie des *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*.
- **La propriété privée & la propriété collective** — le premier, besoin de se sentir librement disposer *« d'un entourage d'objets qui soient comme un prolongement des membres du corps »* ; le second, de se sentir, par la vie civique, une participation réelle aux biens publics.
- **La vérité** — besoin de pouvoir placer sa confiance dans les institutions, les livres ou les journaux, sans avoir à lire *« comme on boirait l'eau d'un puits douteux »*. D'une rigueur très probablement impraticable sur ce point, Simone Weil va jusqu'à envisager des tribunaux spéciaux qui viseraient à réprimer l'usage du mensonge dans la sphère publique.

Un quinzième besoin de l'âme, le ***besoin d'enracinement*** (défini comme *« participation à un milieu qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir »*), est l'objet central du reste de l'ouvrage, qui examine de fond en comble les conditions de sa satisfaction.

Un tournant conservateur dans l'œuvre de son autrice ?

Un certain lectorat de Simone Weil, notamment parmi les milieux syndicalistes, socialistes ou anarchistes qu'elle avait longtemps fréquentés, a parfois pu considérer *L'Enracinement* comme son ouvrage le plus symptomatique d'un *tournant conservateur* dans la production philosophique des trois ou quatre dernières années de sa vie (tournant correspondant peu ou prou à l'irruption de la mystique et de la révélation chrétienne dans son œuvre).

Nous estimons pour notre part qu'un tel jugement peut toucher quelque chose de juste émis en un sens très spécifique, mais pour l'essentiel porte à faux. Il y a bel et bien, dans sa production tardive, et dans *L'Enracinement* en particulier, non pas tant un *tournant* que *l'affermissement* d'une sensibilité intellectuelle ***traditionaliste***, depuis toujours au travail dans son œuvre — de l'appétit

précoce pour l'histoire au goût des cultures régionales, en passant par la fascination invétérée pour l'Antiquité grecque et égyptienne, pour le taoïsme et l'hindouisme, ou la ferveur développée à Marseille pour l'héritage occitan et l'empreinte cathare.

Il est clair, en effet, que s'affermit dans la pensée tardive de Simone Weil l'idée que ce que nous héritons du passé contient, par les coutumes, la langue, la poésie, l'architecture, les arts, etc. des ***images de l'éternité***, par lesquelles se transmet à nous un bien qui, en tant que tel, n'appartient pas au passé, car il n'appartient pas à ce monde et réside hors du temps.

En ce sens spécifique, oui : il y a bien un affermissement conservateur, puisque la *conservation* de ces trésors spirituels hérités du passé devient un enjeu philosophique central pour Simone Weil.

Si par *tournant conservateur* en revanche on entend quoi que ce soit de tel qu'une complaisance à l'égard de l'ordre social établi et des intérêts qui le dominent, on formera là un parfait contresens. Une lecture superficielle pourrait buter sur des mots comme *« ordre »*, *« hiérarchie »*, *« châtiment »*, *« sécurité »*, *« propriété privée »*, et y percevoir les marqueurs bourgeois d'une pensée autoritaire au service des possédants. Ce serait lourdement se méprendre.

Le corollaire de l'idée selon laquelle les trésors du passé contiennent une image du bien éternel, c'est que **les valeurs traditionnelles participent d'une essence *idéale*, située hors de ce monde, et qu'à ce titre il peut en être fait un usage puissamment critique contre l'ordre institué**. C'est une large part de l'exercice auquel se livre Simone Weil dans *Les besoins de l'âme* :

- Les pages dédiées à la propriété font le réquisitoire de la propriété lucrative bourgeoise, aux champs comme à l'usine : le propriétaire capitaliste n'a sur les instruments agricoles ou industriels qu'une propriété juridique, lointaine et abstraite ; le travailleur exploité qui tous les jours vit au contact de ces instruments est empêché de s'en sentir propriétaire, car son rapport à eux est asservi. Ainsi, la propriété lucrative bourgeoise est décrite comme une institution nuisible : elle gâche l'usage d'une multitude de biens, car elle ne nourrit chez personne (ni chez le travailleur, ni chez le propriétaire bourgeois) le besoin moral de s'approprier un entourage d'objets familiers *« comme un prolongement des membres du corps »*.
- Les pages dédiées à la sécurité ciblent l'organisation capitaliste du chômage, la répression policière, la domination coloniale, l'impérialisme : car l'insécurité la plus paralysante pour l'âme, c'est de vivre dans des rapports sociaux continuellement soutenus par la terreur, la force et la menace. L'insécurité ponctuelle due à l'atteinte violente d'un criminel peut bien nous affecter momentanément, mais elle n'installe généralement pas la paralysie durable de l'âme due à l'insécurité sociale. Simone Weil fait du fouet exposé dans un vestibule à la vue des esclaves par le maître romain, l'image archétypale de l'insécurité.
- Les pages dédiées au châtiment rejettent la conception punitive vengeresse de la justice : le châtiment, si l'on souhaite le manier conformément à nos obligations inconditionnelles envers tout être humain, n'est pas à envisager comme une flétrissure qu'il faudrait infliger au criminel, mais comme un *honneur* qui lui est dû, d'essayer de le réintégrer dans le bien. — Ces considérations sur la nature spirituellement réhabilitatrice du châtiment sont plus longuement développées dans *La personne et le sacré*.
- Les pages sur l'égalité & la hiérarchie, ou celles sur la liberté & l'obéissance, réprouvent l'absolutisme, l'idolâtrie des supérieurs hiérarchiques, la soumission du salariat par l'appât du gain : l'absolutisme soumet tout le corps social à un tyran, qui est un homme malade de n'avoir lui-même jamais à se soumettre à l'obéissance ; l'idolâtrie des chefs repose sur un mépris intériorisé par les subordonnés, et elle rompt l'égalité de dignité des êtres humains dans la position que chacun occupe ; l'appât du salaire, comme motif premier dans la mise au travail, soumet les travailleurs à une servilité intéressée et dégradante, qui leur retire la possibilité d'un dévouement librement consenti à une tâche voulue comme un bien.

— Deuxième partie —

Le déracinement

Livre audio accessible en cliquant sur ce lien

Le besoin d'enracinement, quinzième et dernier besoin de l'âme identifié par Simone Weil, est d'emblée décrit comme : *« peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. »* Un être humain a une racine partout où il lui est donné d'éprouver sa participation à un milieu dont il peut embrasser le passé et partager la vie, les cérémonies, les usages, les idéaux, les mœurs, les savoirs, les savoir-faire, etc. Un tel milieu peut être une famille, un village, une région, un corps de métier, un syndicat, une église… ou toute autre forme de collectivité, grande ou petite, ayant un patrimoine matériel et immatériel à offrir en partage à ses membres comme un trésor propre, **qui soit objet d'amour et qui enveloppe l'existence humaine de poésie**.

Cette participation doit être **naturelle**, *« c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage »* ; et elle doit être **multiple** : *« Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie. »*

Dire que l'enracinement enveloppe l'existence humaine de poésie, c'est dire que, sans lui, la vie sociale s'assèche de toute beauté. Or, les hommes ont un besoin vital de beauté ; les travailleurs en particulier, car la répétition quotidienne de l'effort les expose plus que quiconque à la monotonie de l'existence. Et cette monotonie n'a ici-bas aucun remède, sinon la poésie, la beauté : nulle part on ne trouve de réponse satisfaisante à la question de savoir pourquoi se lever le matin, à quoi bon vivre, continuer de faire effort ; mais la beauté fait mieux que répondre à la question, elle dispense d'avoir à la poser, car **ce qui est beau est aimé du seul fait que cela existe**.

Ainsi Simone Weil écrit-elle dans ses *Cahiers* :

> *« Le travail fait éprouver d'une manière harassante le phénomène de la finalité renvoyée comme une balle : travailler pour manger, manger pour travailler... Si l'on regarde l'un des deux comme une fin, ou l'un et l'autre pris séparément, on est perdu. Le cycle contient la vérité. (…) Le beau seul permet d'être satisfait de ce qui est. Les travailleurs ont besoin de poésie plus que de pain. Besoin que leur vie soit une poésie. Besoin d'une lumière d'éternité. L'esclavage, c'est le travail sans lumière d'éternité, sans poésie. Que la lumière éternelle donne, non pas une raison de vivre et de travailler, mais une plénitude qui dispense de chercher cette raison. »*

Tout ce qui déracine des hommes détruit, là où il sévit, une certaine poésie d'être au monde. **La conquête militaire est le mal déracineur par excellence** (et les empires coloniaux sont, à ce titre, l'objet répété de sa plus vive réprobation). Mais Simone Weil y ajoute : la conquête économique ; la domination de l'argent ; le salariat capitaliste ; le chômage ; la désinstruction (ou l'instruction de piètre qualité), en tant qu'elle rompt le lien entre le peuple et la connaissance, empêchant les intelligences d'aller au-devant du monde et de l'appréhender ; la propriété bourgeoise des usines, des outils, des champs ; l'insécurité matérielle qui harcèle les travailleurs pauvres ; la séparation des villes et des campagnes ; l'excessive concentration de l'activité économique ; le militarisme ; et, en France particulièrement, les tendances totalitaires de l'État centralisateur.

La deuxième partie de l'ouvrage, subdivisée en trois sous-parties, consiste en un examen de ces maux qui déracinent les âmes. En voici, ci-après, le résumé.

I. Déracinement ouvrier

La maladie du déracinement

Le salariat moderne est le cadre du déracinement dont souffrent les ouvriers : il les jette dans une situation d'exil moral et intellectuel sur la terre même où ils sont nés. Exil moral, d'une part, car ils ne se sentent plus chez eux ; ils sont tout juste tolérés dans les usines, tant qu'ils se taisent, obéissent, et servent les machines : *« Nos ouvriers ont été moralement déracinés, exilés et admis de nouveau, comme par tolérance, à titre de chair à travail. »* Exil intellectuel, d'autre part, car on leur fait sentir qu'ils ne sont pas à leur place dans la culture intellectuelle, devenue affaire d'abstractions pour spécialistes, coupée du monde où ils vivent, et à laquelle l'instruction publique ne leur propose d'accéder que par des vulgarisations de qualité médiocre, en faisant du savoir non un objet de vérité mais un instrument d'ascension sociale.

Simone Weil argumente sur l'extrême contagiosité de la maladie du déracinement, notamment répandue à travers le monde par la colonisation occidentale, et alerte sur un seuil à partir duquel la guérison deviendrait impossible, si trop de déracinés déracinent à leur tour trop d'hommes : *« Qui est déraciné déracine. Qui est enraciné ne déracine pas. »*

Pour endiguer la contagion de la maladie, il faut, partout où cela est encore possible, conserver *« les îlots de passé demeurés vivants à la surface de la terre »* ; il s'agit d'une tâche urgente, car : *« le passé détruit ne revient jamais plus. »* Il en va de la capacité même des êtres humains à inventer un avenir :

> *« L'avenir ne nous apporte rien, ne nous donne rien ; c'est nous qui pour le construire devons tout lui donner, lui donner notre vie elle-même. Mais pour donner il faut posséder, et nous ne possédons d'autre vie, d'autre sève, que les trésors hérités du passé et digérés, assimilés, recréés par nous. »*

Conserver les trésors du passé n'implique ni orientation politique réactionnaire (le syndicalisme révolutionnaire lui-même a puisé, à ses débuts, dans l'esprit médiéval des corporations), ni repli autarcique (il faut au contraire que les trésors hérités dans les domaines de la pensée, des arts, de la science, soient l'objet d'échanges fraternels, et qu'ils se stimulent les uns les autres).

Remédier au malheur prolétarien

Le salut des ouvriers ne peut passer par des voies seulement formelles et juridiques, tels que des changements de statut des syndicats, des nationalisations d'industries ou la transformation du

régime de la propriété des moyens de production promue par les marxistes. Ne plus être exploité par un propriétaire capitaliste ne rime pas à grand-chose si c'est pour être exploité à la place par une bureaucratie socialiste d'État. Les transformations véritablement bénéfiques commencent là où la condition effective des travailleurs sur leur lieu de travail est améliorée — et, à cet égard : *« La liste concrète des douleurs des ouvriers fournit celle des choses à modifier. »*

Abolir le choc de déshumanisation de l'entrée à l'usine — Le petit ouvrier encore adolescent qui pour la première fois entre à l'usine, subit un choc violent : à l'école, il était encore *quelqu'un* ; à l'usine, il devient une *chose*, matière humaine interchangeable et simple adjuvant de la machine, sans conscience de l'utilité de sa tâche ; et tous les jours, tout le long du jour, il doit répéter une tâche abrutissante devant laquelle son intelligence reste inemployée[2]. La violence de ce choc empoisonne la vie sociale, car elle marque dans la chair de millions de garçons un dégoût du travail qui, dans bien des cas, est irrémédiable et se prolongera pour la vie. La possibilité même que le travail soit un pan de l'existence chargé de poésie est alors fauchée dès l'adolescence.

Moins entasser les travailleurs, mieux qualifier le travail — Concentrer la production autour de grandes usines rationalisées est une bêtise, dont l'absurdité éclate avec les nécessités suscitées par la guerre : cette concentration favorise les *« bagnes industriels »* où une poignée seulement de travailleurs qualifiés commandent pendant que la grande masse, non qualifiée, reçoit passivement des ordres. Outre son inhumanité, une telle organisation interdit les réorganisations rapides de la production qu'exige le temps de guerre. Il faut disperser les travailleurs et les instruire.

Repenser les machines en vue du bien-être des ouvriers —Ici, Simone Weil approfondit une réflexion qui lui est chère, et qu'elle avait entamée dès ses lettres de la vie d'usine, notamment au cours d'un échange épistolaire avec l'ingénieur Jacques Lafitte. Son idée fixe est que, si l'on veut que les ouvriers en usine occupent non pas la place de *choses* aux service des machines, mais celle de *sujets pensants* commandant aux machines, la tâche la plus décisive est d'atteler les ingénieurs à la conception de machines nouvelles : des ***« machines souples »***, à usages variés, que les ouvriers pourraient employer à de multiples tâches et adapter à des cadences correspondant aux rythmes naturels du corps humain. **Une société digne d'être appelée *humaine* ne peut avoir la productivité comme seul critère lorsqu'elle innove : le premier critère doit être de concevoir des machines qui ne blessent pas la chair et ne malmènent pas l'esprit des hommes qui y travailleront.**

Autonomie et coopératives plutôt que salariat — Pour qu'une poésie de l'existence soit seulement envisageable sur le lieu de travail, il faut rompre avec *« l'encasernement des ouvriers »*, préférer au modèle des grandes usines industrielles un modèle décentralisé fondé sur de petites structures de production autonomes ou fédérées en coopératives, et favoriser l'implantation sur tout le territoire d'une multitude d'ateliers dont les ouvriers auraient la propriété, et où leur vie personnelle (et pour commencer leur vie de famille) aurait droit de cité.

L'instruction ouvrière

L'autre pan d'une action publique en faveur des ouvriers doit, selon Simone Weil, se pencher sur la question de l'accès au savoir : qu'il s'agisse de l'acquisition de qualifications, ou de culture scientifique, artistique et littéraire, toutes conditions d'un libre rapport de l'intelligence au monde.

Échec de la classe capitaliste à assurer l'apprentissage — Étant obnubilée par le rendement à court terme, la bourgeoisie capitaliste industrielle s'est montrée spectaculairement incapable de

2 Ce choc, ainsi que la souffrance et le dégoût qu'il suscite, sont scrupuleusement décrits dans *La Condition ouvrière* — cf. en particulier le *Journal d'usine*, *Expérience de la vie d'usine* et *La vie et la grève des ouvrières métallos*.

prendre en charge les enjeux de long terme liés à l'apprentissage. Leur échec doit être largement exposé, afin qu'il soit admis de tous que les tâches relatives à l'instruction, y compris en matière d'enseignement professionnel, reviennent légitimement à la puissance publique, qui doit superviser et contrôler quand elle ne peut les assurer elle-même.

Échec des syndicats à défendre les plus déclassés des ouvriers — Les syndicats ouvriers ont tourné leurs revendications vers les hausses de salaire bien plus que vers les conditions de travail et ont organisé leur action autour de ceux qui, au sein de la classe ouvrière, étaient le mieux lotis. Les plus maltraités — adolescents, femmes, ouvriers immigrés, indigènes des colonies — ont été délaissés. Il y a là, selon Weil, le symptôme d'une difficulté universelle :

> *« Il est difficile qu'un mouvement collectif soit réellement orienté vers la justice, et que les malheureux soient réellement défendus. Ils ne peuvent pas se défendre eux-mêmes, parce que le malheur les en empêche ; et on ne les défend pas de l'extérieur, parce que le penchant de la nature humaine est de ne pas faire attention aux malheureux. »*

L'action de la Jeunesse ouvrière chrétienne, à cet égard, fait exception et recueille un éloge.

Accès à la culture et enjeux autour de la vulgarisation du savoir — Ici encore, l'on retrouve une préoccupation de longue date de Simone Weil : celle de la vulgarisation. Elle tenait le terme de *vulgarisation* en horreur (lui préférant celui de *traduction*), mais estimait que l'enjeu consistant à transposer des connaissances scientifiques, artistiques et littéraires dans des formes et un langage qui les rendent accessibles à divers groupes d'êtres humains selon la classe d'âge, le rang social, les prédilections du milieu, etc. comptait parmi les plus importants.

Elle déplore que la vulgarisation, médiocrement pratiquée, consiste à offrir à tous les enfants (des villes et des campagnes indistinctement) le même résidu de pensée formé par et pour des intellectuels bourgeois, sous une forme seulement amoindrie et dégradée. Là où, au contraire, une authentique *traduction* du savoir consisterait, sans trahir la justesse de la pensée, à lui choisir des véhicules qui épousent les prédilections propres à chaque milieu, faisant écho à son environnement naturel immédiat et aux dispositions particulières de sa sensibilité. Weil expose quelques exemples, relatifs à la géométrie puis à la tragédie, afin de faire de telles études des objets vivants, concrets, qui trouvent un écho dans le rapport au monde de jeunes ouvriers ou enfants d'ouvriers.

Elle souligne pour finir que, aussi longtemps que l'esclavage sera la règle d'une journée d'usine, l'idée de réconcilier les ouvriers avec le savoir restera une chimère : on ne peut demander à un être humain d'être libre dans l'exercice de la pensée après avoir exigé de lui, tout le long du jour, qu'il demeure servile dans l'activité du corps.

Rôle possible des intellectuels auprès des ouvriers — Le Service du travail obligatoire a fait connaître à des milliers de jeunes intellectuels envoyés en Allemagne les maltraitances liées à la condition ouvrière. L'autrice y voit une occasion de fonder des liens durables entre intellectuels et mouvement ouvrier.

Plan de réenracinement ouvrier

Dans ce passage extrêmement concret, Simone Weil dresse le tableau de ce que pourrait être un régime de la production qui ne serait ni capitaliste ni socialiste, et où l'organisation sociale aurait pour cœur le bien-être moral des travailleurs et leur besoin d'enracinement. L'accent est mis sur : la décentralisation de la production ; l'abolition des grandes usines ; la multiplication des ateliers ; leur coordination fédérative ; le fait que chaque ouvrier qualifié possède son terrain, sa maison, ainsi qu'une machine-outil souple à usages multiples ; que chaque jeune puisse voyager.

II. Déracinement paysan

L'oubli des campagnes

Sentiment des paysans d'être oubliés — Quoique historiquement exploitée et opprimée, la classe paysanne ne jouit pas des mêmes égards ni n'inspire la même crainte que la classe ouvrière, que ce soit auprès des capitalistes, des pouvoirs publics ou des intellectuels soucieux du sort des exploités. Cet oubli est néfaste : il sème un ressentiment dangereux dans les campagnes.

Péril du dépeuplement des campagnes — La conséquence la plus frappante de cet oubli a été l'exode vers les villes, qui a déséquilibré le pays, appauvri les campagnes et créé parmi les milieux ouvriers urbains un afflux de jeunes paysans en rupture avec leur passé.

Complexe d'infériorité chez les paysans — Le ressentiment à l'égard des intellectuels dont les égards vont tout entiers à la classe ouvrière mais qui ne se soucient guère des campagnes, a pris la forme d'une haine contre la gauche. Tout signe d'attention envers les ouvriers doit s'équilibrer par un signe d'attention correspondant envers les paysans.

La reconnaissance due aux paysans

Besoin de propriété et de sécurité matérielle — La propriété bourgeoise des terres au titre de capital qui s'amasse et se transmet en héritage empoisonne les campagnes. Il y a, chez les paysans qui passent leurs journées à travailler la terre, un besoin naturel et légitime de disposer librement du lieu qu'ils cultivent ; aussi les terres devraient-elles être regardées comme moyens de travail, et appartenir en tant que telles aux travailleurs.

Simone Weil pointe également l'importance d'étendre aux personnes âgées des campagnes les systèmes de retraites qui peuvent exister dans les villes, afin d'épargner aux anciens l'humiliation d'avoir à dépendre de leurs enfants lorsqu'ils ne sont plus en âge de travailler.

Besoin de voyage chez la jeunesse paysanne — Plus encore que pour la jeunesse ouvrière des villes, la sédentarité et la monotonie de la vie paysanne crée dans la jeunesse des campagnes un vif besoin de variété et de voyage. Après l'apprentissage du métier au cours de l'adolescence, le jeune âge adulte devrait ouvrir le droit à quelques années de voyage sous la forme d'échanges accompagnés de parcours éducatifs, pour voir du pays et pour apprendre — avant de retourner, une fois arrivé à satiété, se fixer chez soi et y exercer son métier.

Torts causés par la caserne et la prostitution — Le service militaire cause du tort aux jeunes hommes des campagnes en les mêlant aux jeunes citadins (auprès desquels un certain nombre d'entre eux contracte un complexe d'infériorité) et en leur faisant prendre contact avec les villes via l'attrait corrupteur de la prostitution, important propagateur de déracinement.

L'instruction paysanne

Enseignement scientifique & beauté du monde — Tout comme la disposition ouvrière de la sensibilité nécessite une traduction de la connaissance scientifique axée autour de la notion de nécessité à l'œuvre dans la matière, la disposition paysanne nécessite une traduction axée autour de la transformation de l'énergie solaire en vie végétale puis animale, à la surface de la terre.

Ainsi le savoir scientifique éclairerait la réalité concrète de la vie des champs ; il envelopperait le travail paysan de poésie et offrirait à l'intelligence une idée de l'ordre qui fait la beauté du monde.

Sur le métier d'instituteur dans les campagnes — L'attitude des citadins à l'égard des paysans comporte trop souvent une condescendance qui n'est qu'une forme atténuée du mépris colonial. Que des instituteurs venus des villes (ou originaires de la campagne, mais désireux de s'en distinguer) renvoient cette nuance de dédain aux écoliers est désastreux. Les instituteurs ruraux, selon Weil, devraient faire l'objet d'une sélection et d'une formation à part, qui ferait la part belle aux folklores et à la littérature bucolique. La vie des champs doit y être dignifiée.

> *« Un système social est malade quand un paysan travaille la terre avec la pensée que, s'il est paysan, c'est parce qu'il n'était pas assez intelligent pour devenir instituteur. »*

Enseignement religieux & vie des champs — De la même manière, il serait idéal que l'Église fournisse aux futurs curés de campagne une formation spécifique, qui accorde une place centrale aux nombreuses paraboles pastorales et champêtres du Christ, afin que la parole des évangiles ne soit pas une chose désincarnée qui se récite le Dimanche à l'église, mais une chose vivante dont la poésie et la spiritualité investissent la réalité quotidienne de la vie des champs. (Idée que l'autrice avait déjà largement développée dans *Le christianisme et la vie des champs*.)

Sur la laïcité & l'enseignement religieux — Dans ce passage, l'autrice s'interroge sur la place à accorder au fait religieux dans les écoles et sur l'attitude à adopter vis-à-vis de la laïcité. À ses yeux l'enseignement laïque est, d'une part, très supérieur à l'enseignement dogmatique intégriste (*« la religion genre Saint-Sulpice »*) ; d'autre part, très inférieur au *« christianisme authentique »*.

Il ne saurait être question d'ouvrir l'école publique au clergé (le mélange des genres selon elle n'est pas souhaitable, et créerait de toute façon des dissensions dramatiques dans le pays), ni de demander aux instituteurs de s'improviser curés pour faire l'enseignement religieux comme a pu l'exiger d'eux le régime de Vichy (ça n'est ni leur place, ni leur compétence). Mais on fait du tort aux enfants si on les prive de connaître le christianisme, dont l'esprit et les symboles sous-tendent une vaste part de l'histoire, de la littérature et de la philosophie européennes.

Le plus souhaitable, par conséquent, serait que le fait religieux soit enseigné au titre de phénomène social dont la connaissance et la méditation sont un apport précieux à la compréhension de l'histoire, des lettres et de la philosophie. Le cheminement du sens religieux serait ensuite laissé au secret de la conscience et à la libre appréciation de l'intelligence chez chaque élève.

Infuser la spiritualité dans le travail — La méditation des significations spirituelles attachées aux paraboles évangéliques peut (et doit, autant que possible) illuminer de beauté les journées de travail, et notamment le travail des champs. Il ne s'agit pas d'attendre du paysan qu'il récite des prières pendant qu'il sème ; la semaison requiert toute son attention. Il s'agit que les significations spirituelles enveloppent l'activité même de semer, comme une trame implicite toujours présente, qui ceint la semaison de beauté. Idée que Simone Weil soutient par une analogie éloquente :

> *« Une jeune femme heureuse, enceinte pour la première fois, qui coud une layette, pense à coudre comme il faut. Mais elle n'oublie pas un instant l'enfant qu'elle porte en elle. Au même moment, quelque part dans un atelier de prison, une condamnée coud en pensant aussi à coudre comme il faut, car elle craint d'être punie. On pourrait imaginer que les deux femmes font au même instant le même ouvrage, et ont l'attention occupée par la même difficulté technique. Il n'y en a pas moins un abîme de différence entre l'un et l'autre travail. Tout le problème social consiste à faire passer les travailleurs de l'une à l'autre de ces deux situations. Ce qu'il faudrait, c'est que ce monde et l'autre, dans leur double beauté, soient présents et associés à l'acte du travail comme l'enfant qui va naître à la fabrication de la layette. »*

La mission historique de notre époque

Bâtir une civilisation fondée sur la spiritualité du travail — Entre autres à travers Rousseau, Sand, Tolstoï, Proudhon, Marx ou des encycliques papales, Weil estime que l'Occident dispose d'une tradition de grands auteurs chez qui se trouvent éparses des pensées à même de promouvoir l'idéal d'une civilisation fondée sur la dignité des travailleurs et sur la spiritualité du travail.

Faute de quoi, le totalitarisme et la guerre prévaudront — La fatigue de la guerre ne dispose paradoxalement pas à sortir de la guerre mais à s'y maintenir : le malheur et les privations endurés poussent les hommes, non vers la recherche du bien-être et de la tranquillité, mais, soit vers *« une soûlerie de jouissances exaspérées »*, soit vers *« quelque sombre fanatisme »* — on retrouve ici une dynamique dont les causes sont scrupuleusement examinées dans *L'Iliade ou le poème de la force*. Si on ne trouve pas une forme de grandeur authentique à proposer aux hommes, ils s'abîmeront dans les promesses de grandeur étatique lancées par le fascisme ou par le communisme.

La grandeur authentique est spirituelle, pas militaire — La grandeur authentique élève vers le bien ; la fausse grandeur cherche à conquérir le monde[3]. *« La conquête est l'ersatz de la grandeur »*, écrit Weil. L'idéal d'une civilisation fondée sur la spiritualité du travail peut fournir un horizon de grandeur véritable, mais il est douteux que les responsables politiques parviennent à manier des mots si élevés sans les trahir et les discréditer. Un tel idéal ne doit être accaparé par aucun parti ni aucune nation ; il ne doit devenir ni une devise, ni un slogan ; il doit demeurer un inatteignable visé avec modestie et proposé au monde comme inspiration.

III. DÉRACINEMENT ET NATION

La phénomène totalitaire de l'État

Dans cette troisième sous-partie, dédiée à la question du *patriotisme* (et à la possibilité de penser un patriotisme qui soit inspiré par un idéal de justice, et non par de la fausse grandeur), l'autrice entreprend pour commencer une rétrospective assez conséquente de l'histoire de l'État central en France, et de sa croissance aux dépens de toute autre forme de collectivité dans le pays. Elle voit dans cet étouffement du tissu social par le pouvoir central (continuellement aggravé au cours des siècles en raison du développement ininterrompu de l'appareil d'État) la cause d'un déracinement profond à l'échelle nationale.

Substitution de l'État à toute autre collectivité — La famille, les corps de métiers, les villages, villes, provinces, régions, etc. ont plus ou moins cessé de compter dans la vie sociale. Ils se sont suspendus à une collectivité unique, qui ambitionne de les totaliser toutes : l'État.

---

3 On retrouve ici l'idée pascalienne selon laquelle notre grandeur relève de la **pensée**, et **non de l'espace ni du temps** (autrement dit : ni de la conquête, ni de la postérité), telle que Pascal l'expose dans le célèbre passage des *Pensées* sur le roseau pensant :

> *« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui ; l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. (…)* La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est être misérable que de se connaître misérable, mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. »

Faiblesse du sentiment de fidélité suscité par l'État — Mais la fidélité que réclame l'État sous l'égide du *patriotisme* n'inspire plus grand-chose, comme l'a attesté la déroute de juin 1940. Elle a repris vie peu après, par réaction aux humiliations endurées sous l'Occupation ; mais auparavant elle était devenue un objet de ridicule. Voire, dans les milieux ouvriers, un objet de honte.

Formes du patriotisme antérieures à l'État-nation moderne — Dès l'Antiquité et le Moyen Âge, des milieux de toute sorte tenaient lieu de *patries*, et inspiraient des sentiments d'amour et de loyauté de type patriotique ; mais *« l'objet n'en était pas territorialement défini »*. Avec l'État moderne seulement, le patriotisme se cristallise autour d'un objet unique et permanent. Avant cela :

> *« Le patriotisme était diffus, errant, et s'élargissait ou se resserrait selon les affinités et les périls. Il était mélangé de loyautés différentes, celles envers des hommes, seigneurs ou rois, celles envers des cités. Le tout formait quelque chose de très confus, mais aussi de très humain. Pour exprimer le sentiment d'obligation que chacun éprouve envers son pays, on disait le plus souvent « le public », « le bien public », mot qui peut à volonté désigner un village, une ville, une province, la France, la chrétienté, le genre humain. »*

Mue de la monarchie en un despotisme violent et déracineur — Après Charles V, et à partir du jeune Charles VI, la monarchie en France prend une tournure despotique : la population est soumise de force au versement d'un impôt qui saigne les pauvres pour octroyer aux seigneurs un train de vie absurde. Le ressentiment à l'égard du roi grandit, et devient le berceau d'un ressentiment multiséculaire contre le pouvoir central.

Dès le début du XIIIème siècle, déjà, les territoires de France étaient soumis par un usage des armes d'une atroce brutalité, puis traités en pays conquis : la croisade contre les Albigeois, avec son apogée de violence lors du massacre de Béziers en 1209, en est l'exemple paroxystique ; mais, outre le Midi, Weil examine les soumissions qui furent imposées en Bourgogne, en Flandre, en Bretagne, en Franche-Comté, en Corse — et, dans chacun de ces territoires, la dramatique stérilisation culturelle, spirituelle et intellectuelle qui s'ensuivit.

La Révolution française : embrasement du sentiment patriotique — Avec la Révolution de 1789, s'allume une authentique flamme d'amour patriotique à échelle nationale. Mais c'est que le patriotisme, alors attaché à la *nation*, ne paraît plus du tout renvoyer à l'État central, dont la figure est le roi, mais à la souveraineté du peuple et à un idéal universel de justice et de droit. La nationalité française devient affaire d'idéal : signe de l'appartenance au peuple qui refuse la tyrannie. La fidélité au roi chez les contre-révolutionnaires, quant à elle, n'apparaît pas tant comme un attachement au pouvoir central que comme un attachement au passé, et une réticence à l'idée de *progrès*, héritée des Lumières et omniprésente chez les révolutionnaires.

Le massacre de la Commune : mort du patriotisme né de 1789 — Mais il apparaît vite que, dans la nation, la souveraineté ne revient pas au peuple, mais à l'État ; tendance encore accentuée par le jacobinisme. Passée la fièvre révolutionnaire, l'idéal de la *nation souveraine* est accaparé dans les seules mains de la classe bourgeoise ; la République devient le nouveau cadre de l'ordre établi. *« Le patriotisme changea de classe sociale et de camp politique ; il avait été à gauche, il passa à droite. »*

Un point de non-retour est franchi en 1871 lorsque la République massacre les communards :

> *« L'armée du XIXe siècle était une création spécifique de la Révolution française. Même les soldats aux ordres des Bourbons, de Louis-Philippe ou de Napoléon III devaient se faire une extrême violence pour tirer sur le peuple. En 1871, pour la première fois depuis la Révolution, si l'on excepte le court intermède de 1848, la France possédait une armée républicaine. Cette armée, composée de braves garçons des campagnes françaises, se mit à massacrer les ouvriers avec un débordement inouï de joie sadique. Il y avait de quoi produire un choc. »*

Le patriotisme change d'objet : l'État réclame toute la fidélité — L'État, appareil mécanique, impersonnel et lointain, est un objet trop froid pour être aimable. Mais en centralisant le pouvoir, il a étouffé les collectivités plus petites que lui, dont l'échelle, plus humaine, permettait l'amour. L'État n'a ainsi rien laissé à aimer que lui-même, qui n'est pas aimable. Or, il n'est pas conforme aux aspirations d'un cœur humain de n'avoir aucune collectivité à aimer, rien à quoi être fidèle ; aussi le patriotisme ne s'est plus trouvé d'autre objet que l'État.

Pour en compenser l'impersonnalité, le désir s'est développé de s'en remettre à des personnages charismatiques, qui présentent l'intérêt de redonner à aimer, à la tête de l'État, *« quelque chose qui soit fait de chair et de sang »*. Mais ce phénomène ouvre dramatiquement la voie au fascisme.

Depuis Richelieu : croissance continue du despotisme d'État — De Richelieu à Louis XIV, de Louis XIV à la Convention, de la Convention à l'Empire et de l'Empire à la IIIème République, Weil retrace, par les faits historiques et par le témoignage des lettres, la croissance ininterrompue d'un *« même État inhumain, brutal, bureaucratique, policier »*, passé par les plus violents remous sans avoir jamais cessé de croître, de dévitaliser le pays et d'aplanir la variété de ses cultures et de ses traditions. — *« Le développement de l'État épuise le pays. L'État mange la substance morale du pays, en vit, s'en engraisse, jusqu'à ce que la nourriture vienne à s'épuiser, ce qui le réduit à la langueur par la famine. »*

L'État, objet de mépris, a asséché toutes les fidélités sincères — Le mépris presque unanime des Français à l'égard de l'impôt, des douanes, de la police ou des politiciens est la manifestation éclatante de l'indignité dont est couvert tout ce qui a partie liée avec l'État. La fidélité sincère ne se trouve plus d'attache : la vie régionale s'est tarie ; l'école est devenue un vulgaire instrument à fournir des diplômes et de l'avancement social ; le travail n'a plus eu d'autre horizon que le gain et, dès lors, la conscience professionnelle est devenue *« une modalité de la probité commerciale »* ; la laïcité a réduit la conscience religieuse à n'être *« qu'une affaire d'opinion, de goût, presque de fantaisie, quelque chose comme le choix d'un parti politique ou même comme le choix d'une cravate »*.

La camaraderie dans les milieux ouvriers, avec l'appui des syndicats ou du parti communiste, a pu être le lieu d'une authentique et sincère fidélité. Mais celle-ci a pâti d'une part de la convoitise des sous à laquelle le salariat soumet les travailleurs ; d'autre part, du besoin qu'ont généralement les hommes qui se trouvent en position minoritaire et contestataire de sentir qu'ils ont le soutien d'une entité officielle, qui vienne valider leur action. Ce besoin a poussé la masse des ouvriers communistes à placer leurs espoirs dans l'État soviétique, lui-même inhumain et déracineur.

Le patriotisme discrédité — L'obligation de porter à l'État une fidélité qui ne correspondait à aucun amour réel a empoisonné les Français de ressentiment. Elle a fini par jeter le discrédit sur l'idée même de patriotisme, après que l'État français a utilisé la jeunesse comme chair à canon en 1914-1918. Si l'on exige que la patrie soit *aimée* (comme le temps de guerre nécessite qu'elle le soit afin d'être défendue), encore faut-il qu'elle corresponde à quelque chose qui soit *aimable*.

Le patriotisme fondé sur la grandeur nationale

Postuler que la patrie n'a jamais tort ne vas pas sans immoralité ni sans fanatisme — Faire de la patrie *« un absolu que le mal ne peut souiller »*, auquel la loyauté serait due inconditionnellement, l'évoquer en parlant de *« France éternelle »* ou autres formules de ce genre, c'est commettre *« une espèce de blasphème »* : c'est nier le caractère terrestre, relatif et limité de la nation ; c'est en faire une sorte d'idole païenne, en un sens que même l'Antiquité païenne aurait récusé.

La conception idolâtre de la patrie ne peut qu'embarrasser un chrétien honnête, car *« un chrétien n'a qu'une seule patrie qui est située hors de ce monde »* et *« il n'a qu'un père, qui habite hors de ce monde »* ; les royaumes de ce monde, quant à eux, sont la propriété du diable, et quand celui-ci propose au Christ de les lui offrir lors de la tentation au désert, le Christ refuse.

Les hommes ont généralement en eux un *« fabricateur de raisonnements »* qui, face à l'imminence de la mort ou de souffrances intolérables, cherche toutes les justifications possibles pour esquiver, et confère à celles-ci une force persuasive à peu près irrésistible. N'y résistent que ceux qui, soit sont insensibles à la peur, soit possèdent un tel degré *« d'unité intérieure »* qu'ils arrivent à l'ignorer. Les propagandes totalitaires (celle d'Hitler en particulier) se sont fait une spécialité de cultiver ce genre de fanatisme, et *« c'est pourquoi les systèmes totalitaires produisent des hommes à toute épreuve »*.

La patrie ne peut fournir une telle unité intérieure *« que dans un régime du genre hitlérien »* ; à défaut, soit la patrie doit être subordonnée à une idée supérieure de la justice et du bien, soit (comme ce fut le cas pour la IIIème République) un état d'incohérence morale domine dans les âmes.

L'école de la République a appris aux Français à reléguer la morale derrière la patrie — On trouve une illustration édifiante de cette incohérence morale dans l'enseignement de l'histoire que l'école de la République fournit aux petits Français : la morale y est entièrement évacuée. Pire, le seul critère de la grandeur semble y être que la patrie étende sa domination sur le monde, que la France grandisse, *« prenne de la chair »*, comme on le demanderait *« de lapins, de porcs, de poulets »*.

La subversion des valeurs en matière de patriotisme est si accomplie qu'à peu près toute vertu ordinairement enseignée et louée en matière de morale est soudain réprouvée comme lâche ; et le mal, au contraire, érigé en devoir :

> *« Quand il s'agit de soi-même, et même de sa famille, il est plus ou moins admis qu'il ne faut pas trop se vanter soi-même, qu'il faut se défier de ses jugements lorsqu'on est à la fois juge et partie, qu'il faut se demander si les autres n'ont pas au moins partiellement raison contre soi-même, qu'il ne faut pas trop se mettre en avant, qu'il ne faut pas penser uniquement à soi-même ; bref, qu'il faut mettre des bornes à l'égoïsme et à l'orgueil.*
>
> *Mais en matière d'égoïsme national, d'orgueil national, non seulement il y a une licence illimitée, mais le plus haut degré possible est imposé par quelque chose qui ressemble à une obligation. Les égards envers autrui, l'aveu de ses torts propres, la modestie, la limitation volontaire des désirs, deviennent dans ce domaine des crimes, des sacrilèges. »*

Cette attitude prend une forme particulièrement odieuse vis-à-vis des indigènes des colonies qui, malgré les maltraitances dont ils font l'objet, se voient intimer d'adopter une attitude de gratitude déférente à l'égard de la France, ajoutant ainsi l'humiliation à leur servitude.

La conception romaine de la grandeur nationale dissout tout vrai sens de la justice — Weil voit dans ce comportement un héritage de la Rome antique : l'Empire romain exigeait des peuples conquis une déférence mêlée de flatterie et de mensonge. Cette conception à la romaine met une cloison entre le patriotisme et la justice ; cette cloison agit comme un dissolvant pour la vertu :

- **En temps de paix :** car alors il est plus facile d'être du côté de la patrie, qui ne demande pas de sacrifice et fait se sentir fort à peu de frais ; la justice et la vérité *« sont dégradées au rang des vertus privées, telles que par exemple la politesse »*, et l'on se laisse aller à agir en brutes.
- **En temps de guerre :** car alors *« la patrie demande le sacrifice suprême »*, mais le fait de ne pas être du côté de la cloison où se trouvent la vérité et la justice *« prive le patriotisme de la légitimité totale qui peut seule provoquer le sacrifice total »*, et l'on se laisse aller à agir en lâches.

L'Allemagne, de par son héritage intellectuel romantique, peut supporter de placer la patrie au-dessus de la vérité ; mais la France, de par son héritage intellectuel rationaliste, ne le peut pas.

Le patriotisme français est en crise — *« La France se sent mal à l'aise dans son patriotisme »*, et ne pourra mieux s'y sentir tant qu'on n'aura conçu une forme du patriotisme conforme à la vérité, et qui permette de penser la patrie pour ce qu'elle est : une chose terrestre, qui à toutes les époques de son histoire a été (quoiqu'en diverses proportions) mêlée de bien et de mal ; une chose qu'on puisse à la fois aimer pour ce qu'il s'y trouve de bien, et critiquer pour ce qu'il s'y trouve de mal.

En l'absence d'une telle conception de la fidélité à la patrie, une conception honnête, relative et limitée, la crise du patriotisme en France a pris une forme double :

- **À droite, notamment dans la jeunesse bourgeoise :** il s'est formé une sorte de nihilisme à inclination fasciste. Le sentiment de perdre pied en tant que classe sociale dominante (en juin 36, exemplairement), a suscité un désir vengeur de hiérarchie et d'ordre pour l'ordre.
- **À gauche, notamment dans les milieux ouvriers et intellectuels :** l'idéal de la justice a su demeurer plus vif et plus pur ; beaucoup d'ouvriers ont épousé l'internationalisme *« parce qu'ils savent que la justice n'a pas de nationalité »* ; mais la justice s'est détachée de la patrie, qui lui paraît étrangère. Pour les ouvriers communistes, la fidélité s'est souvent transférée vers l'U.R.S.S. qui (de façon funeste, et non sans illusion) parvient à inspirer tout à la fois le prestige de force attaché à un État et le prestige moral attaché à la justice.

À gauche comme à droite, l'État français n'inspire plus aucune loyauté : on lui réclame tout ce que l'on peut obtenir de lui, sans avoir le sentiment de lui devoir quoi que ce soit, et surtout pas l'obéissance. *« L'attitude des gens envers l'État était celle des enfants non pas envers leurs parents, mais envers des adultes qu'ils n'aiment ni ne craignent. »* La destruction de longue date des fidélités sincères par l'État atteint ainsi un point de gravité où elle menace de décomposer le pays.

Le patriotisme fondé sur la compassion

Infinité de l'obligation & finitude de l'objet : contradiction du patriotisme — « *De remède, il n'y en a qu'un. Donner aux Français quelque chose à aimer.* » Il faut : *« concevoir la réalité correspondant au nom de France de telle manière que, telle qu'elle est, dans sa vérité, elle puisse être aimée avec toute l'âme. »* Mais d'emblée, une contradiction apparaît : comment la patrie, chose relative et limitée, pourrait-elle être l'objet d'un amour illimité ? — car, s'il n'est pas illimité, comment mourir en son nom ?

Or, la contradiction n'est pas propre à la patrie. Elle est « *une de ces contradictions fondamentales de la situation humaine, qu'il faut reconnaître, accepter et utiliser comme marchepied pour monter au-dessus de ce qui est humain* ». L'obligation comme telle est un infini, quoique les objets terrestres relativement auxquels nous avons des obligations soient finis. Toutes les tentatives que déploient les hommes pour s'abstraire de cette contradiction sont des mensonges :

- **On peut décider de *« ne se reconnaître d'obligation qu'envers ce qui n'est pas de ce monde »* :** mais on fait de toute chose terrestre, y compris de ses semblables, des occasions impersonnelles de plaire à Dieu, et ce faisant on n'est jamais sincèrement capable d'amour.
- **On peut décider de faire d'un ou de plusieurs biens terrestres des absolus :** mais on commet le péché d'idolâtrie, qui en dernier ressort amène à reléguer la justice derrière ses idoles.
- **On peut décider de ne se reconnaître aucune obligation :** mais on tombe dans un nihilisme qui *« constitue un suicide spirituel »*. Nier toute obligation, n'avoir rien à aimer, n'est pas un état vivable pour l'âme humaine ; et cela n'est à vrai dire pas même possible : *« Il n'est pas d'homme qui ne porte parfois des jugements sur le bien et le mal, fût-ce pour blâmer autrui. »*

Aimer la patrie comme milieu vital contenant les autres objets d'amour — S'agissant de la patrie, une façon de l'aimer tout en admettant qu'elle est limitée et imparfaite, est de l'aimer en

tant que *« milieu vital »* où subsistent toutes sortes de trésors *plus petits* que lui, qui sont *autre chose* que lui, mais qui arrachés à lui dépériraient :

> *« Si l'on reconnaît l'existence d'un grand nombre de milieux porteurs de vie, la patrie ne constituant que l'un d'entre eux, néanmoins, quand elle est en danger de disparaître, toutes les obligations impliquées par la fidélité à tous ces milieux s'unissent dans l'obligation unique de secourir la patrie. Car les membres d'une population asservie à un État étranger sont privés de tous ces milieux à la fois, et non pas seulement du milieu national. »*

Ainsi, il n'y a nulle difficulté à penser le patriotisme comme une fidélité limitée, qui n'a aucun titre à se prétendre au-dessus de toute autre (et notamment pas au-dessus de la vérité), mais qui, lorsque tout est en péril, peut exiger le sacrifice suprême. *« L'obligation envers la patrie (…) coexiste avec d'autres ; elle ne contraint pas à donner tout toujours ; elle contraint à donner tout quelquefois. »*

De même, *« l'État cesse d'être de droit divin le maître absolu des territoires dont il a la charge »* : des autorités, elles-mêmes limitées, doivent pouvoir coexister, et commander, chacune, à l'échelle et dans les domaines qui leur correspondent. Certains milieux d'échanges culturels non nationaux y trouveraient l'occasion de se régénérer — sont évoqués, à titre d'exemple, les territoires d'héritage celtique, ou ceux du bassin méditerranéen. L'attachement aux langues et cultures régionales ne serait pas réputé hostile à la patrie, mais lui fournirait au contraire une substance vivante.

Weil évoque également la situation des objecteurs de conscience pacifistes en temps de guerre : des missions spécifiques, n'impliquant pas l'usage de la violence mais comportant des risques, devraient leur être proposées afin qu'ils aient l'occasion de démontrer que leur pacifisme provient de la répugnance à *tuer*, et non de la répugnance à *mourir*. Elle estime que le refus de servir la patrie ne devrait être puni ni par la privation de la liberté, ni par la privation de la vie, mais par la privation de la patrie — via la perte des droits civiques, notamment.

Par la colonisation, la France a déshonoré son idéal universaliste — En choisissant d'aller s'abîmer dans les aventures coloniales, la France à renoncer à se penser comme une patrie d'idéal universel ; elle a accepté de devenir une simple nation parmi d'autres, en concurrence avec les autres pour la suprématie. Ce faisant, elle s'est déshonorée :

> *« Toute autre nation avait à la rigueur le droit de se tailler un Empire, mais non pas la France. (…) Quand on assume, comme a fait la France en 1789, la fonction de penser pour l'univers, de définir pour lui la justice, on ne devient pas propriétaire de chair humaine. (…) Il est possible qu'aujourd'hui la France ait à choisir entre l'attachement à son Empire et le besoin d'avoir de nouveau une âme. »*

Au désir de grandeur, substituer la compassion pour la patrie — Le patriotisme, comme toute fidélité, a besoin d'un mobile capable de mettre des êtres humains en mouvement. On aurait tort de penser que l'*orgueil* lié au prestige de grandeur est le mobile qui fournit la plus haute énergie ; un mobile plus pur et plus poignant est la *compassion* pour la patrie.

Weil évoque à ce sujet le siège de Carthage, au IIème siècle av. J.-C. : ce ne fut pas l'orgueil qui poussa les Carthaginois vaincus à supplier le camp romain de ne pas détruire leur cité, quitte à proposer plutôt que la population entière fût exterminée, pourvu que leurs temples fussent laissés intacts ; lorsque les Romains refusèrent, ce ne fut pas l'orgueil qui poussa le peuple de Carthage à se soulever puis à tenir tête trois ans avant d'être définitivement vaincu. Ce fut l'amour, puisant son énergie dans la crainte qu'une chose belle et précieuse fût détruite à jamais :

> *« La pensée de la faiblesse peut enflammer l'amour comme celle de la force, mais c'est d'une flamme bien autrement pure. La compassion pour la fragilité est toujours liée à l'amour pour la*

véritable beauté, parce que nous sentons vivement que les choses vraiment belles devraient être assurées d'une existence éternelle, et ne le sont pas. »

Le patriotisme, s'il est de cette espèce, peut sans difficulté admettre l'imperfection et les crimes de la patrie, et néanmoins continuer de l'aimer pour ce que, malgré cela, elle enferme de précieux. Ce sentiment seul *« est légitime pour un chrétien, car seul il a la couleur de l'humilité chrétienne »*.

Aussi, le patriotisme de la compassion est seul capable d'émouvoir durablement les fractions les plus pauvres du peuple. Le patriotisme de la grandeur ne les excite qu'en leur promettant d'avoir part à la grandeur ; autrement dit, en promettant de l'avancement et de la gloire, ce qui n'est possible que dans des périodes d'instabilité et de recomposition de l'ordre social, où l'orgueil et les ambitions battent à plein (comme fut la période napoléonienne). Mais, en période de stabilité sociale, un tel excitant est absent ; alors, l'idée qu'il y a dans la patrie quelque chose à aimer qui certes est imparfait, mais beau et fragile, résonne bien plus profondément dans les cœurs :

> *« Le peuple a le monopole d'une connaissance, la plus importante de toutes peut-être, celle de la réalité du malheur ; et par là même il sent bien plus vivement combien sont précieuses les choses qui méritent d'y être soustraites, combien chacun est obligé de les chérir, de les protéger. »*

Réformes afin que la patrie puisse inspirer la compassion — Refonte de la police, limites et statut de l'obéissance due à l'État, nécessité d'une nouvelle constitution, place à accorder à l'idéal de 1789 : tels sont, pour finir, les points à examiner selon Simone Weil si, une fois obtenue la victoire et venu le temps de la reconstruction, la France libre souhaite redonner aux Français, sous le nom de France, quelque chose qui mérite d'être aimé.

— Troisième partie —

L'enracinement

Livre audio accessible en cliquant sur ce lien

Si les deux premières parties de *L'Enracinement* étaient dominées par les considérations sociales et historiques, cette troisième et dernière partie est indubitablement plus spirituelle, théologique et métaphysique : d'un bout à l'autre, son objet est la **méditation de ce que pourrait être une civilisation inspirée par l'esprit de vérité**, où toute activité humaine procèderait d'une authentique piété. Les réflexions sur la science, l'histoire, les lettres ou les arts rencontrent à chaque tournant une méditation religieuse sur la nature du bien, la beauté du monde, l'ordre de l'univers, la mystique du travail, la façon dont il convient de penser Dieu et la Providence, ou les rapports entre notre monde et celui qui *« habite de l'autre côté du ciel »*.

Il s'agit aussi de la partie la plus foisonnante et la plus désordonnée du livre — dont il importe ici de rappeler, en dépit des mots merveilleux qui le concluent, qu'il s'agit d'un ouvrage inachevé, fauché par la mort prématurée de son autrice.

Là où les deux premières parties s'organisaient en sections thématiques bien délimitées, dans la nette intention de répondre aux sollicitations du Commissariat National à l'Intérieur et au Travail (concevoir un plan de réformes utiles à la France en vue de sa reconstruction après la Libération), il est manifeste qu'au sein de cette dernière partie, Simone Weil prend le large. Les thématiques fusent au fil de la plume, et dressent ce qui prend les airs d'un testament philosophique.

Une lecture attentive du texte nous a toutefois paru permettre de retenir le découpage suivant :

Amorce : **Une méthode pour insuffler une inspiration à un peuple** — Enseigner consiste à transmettre des savoirs, mais éduquer consiste à susciter des mobiles ; c'est un art, soumis comme tout art à la méthode. Les principaux moyens pour susciter des mobiles sont :

1. Les menaces et les promesses
2. La suggestion (notamment via la propagande)
3. La verbalisation officielle de pensées répandues parmi le peuple
4. Donner l'exemple (susciter l'action via le mimétisme du désir humain)
5. Entraîner l'action en installant les modalités et organes mêmes de l'action

Les deux premiers moyens seuls sont couramment employés. (Le second, exemplairement, par les régimes totalitaires.) Les trois autres sont trop souvent ignorés.

Mission du mouvement français de Londres

Position privilégiée de la France libre — Assez officielle pour inspirer le respect attaché à une autorité, mais pas suffisamment pour inspirer le mépris attaché au pouvoir d'État, la France libre jouit d'un prestige moral dénué de tout pouvoir coercitif. Une telle position, d'un point de vue stratégique, est providentielle : il faut en profiter pour insuffler chez les Français de l'idéal — ce que ne saurait faire un banal gouvernement temporel, mais que peut faire un symbole.

Ce même privilège vaut dans une certaine mesure sur la scène internationale.

Mission de la France libre — Le mouvement français de Londres doit aider la France, du fond du malheur imprimé par la guerre, à ressusciter *« une inspiration conforme à son génie »*, et travailler tant qu'elle peut à *« répandre cette inspiration, une fois retrouvée ou du moins entrevue, à travers le monde »*.

Réflexion sur les mobiles de l'action — On peut agir selon l'*utilité*, ou selon le *bien*. Il y a donc un choix à faire entre une conception pragmatique et une conception déontologique de l'action ; c'est là un choix d'un grand sérieux qui, aux yeux de Simone Weil, mérite d'être longuement pesé et auquel il faut par la suite se tenir. Le pragmatisme convient aux athées, qui ne croient pas qu'il y ait d'autre réalité que la réalité terrestre, où tout est mêlé de bien et de mal, et pour qui l'action n'implique par conséquent que de jauger des opportunités. Mais il ne convient pas pour qui croit qu'il réside hors de ce monde un bien pur, qui doit être contemplé et pris pour modèle ; qui n'est pas juste le plus grand bien dans une échelle relative des biens, mais le bien unique, dont procède l'essence bonne de tout ce qui est bon ici-bas et a part au bien.

Le bien a sur l'utilité cet avantage qu'il anime l'action de mobiles purs, qui sont incorruptibles. Là où l'utilité fait appel à des biens intermédiaires (tels que, par exemple : le confort) qui animent l'action de *« mobiles moyens »* aisément corruptibles, parce qu'ils vont à la facilité.

Réflexion sur la puissance des ordres et les variétés du courage — Formuler des ordres peut, dans certaines circonstances, stimuler une énergie décisive pour le passage à l'action. Les ordres fournissent une direction, une unité et la sanction d'une autorité qui raffermissent le courage, car elles font apparaître plus solidement à la conscience ses obligations.

Hors cet apport, ceux qui trouvent en eux un courage suffisant pour aller au devant du danger sans recevoir d'ordres sont :

- Soit des téméraires, qui se jettent dans l'action en aventuriers ;
- Soit des gens poussés par des mobiles impurs (vengeance, récompense, etc.) ;
- Soit des gens animés par un esprit de sainteté, poussés par une inspiration venue de Dieu (quoique eux-mêmes, dans certains cas, se pensent athées et ne le nomment pas ainsi).

Réflexion sur le choix des actions et sur l'amitié franco-britannique — Après avoir pointé l'importance des actes de sabotage et de désorganisation de la production, l'autrice souligne que la coordination de telles actions depuis Londres est suspendue aux moyens mis à la disposition de la France libre par les Anglais ; il y a de ce fait obligation de cultiver une amitié réelle avec eux.

Évoquant une petite histoire bouddhiste (au sujet d'un vieil avare qu'un moine pousse à réciter des prières en lui promettant des sous, jusqu'à ce que le vieillard finisse par oublier de réclamer ses sous car trop absorbé par la récitation des prières), Weil relève *« qu'une action, après avoir été*

menée avec effort pour des motifs extérieurs à elle-même, devient par elle-même objet d'attachement ». Constater cela oblige à choisir les actions promues avec scrupule, car il peut résulter d'un tel mécanisme aussi bien un attachement au bien (venir en aide à des ouvriers réquisitionnés par l'occupant et prendre goût au secours des malheureux) qu'un attachement au mal (tuer des soldats allemands et prendre goût au meurtre).

Ici encore, il apparaît qu'il est toujours préférable de promouvoir des mobiles purs. Il y a là une forme de pragmatisme supérieur au pragmatisme lui-même. L'espèce de patriotisme pour lequel la fin justifie les moyens et qui ordonne de placer les opportunités favorables à la patrie au-dessus du bien pur fabrique simplement des hommes qui, ayant contracté l'opportunisme pour habitude, finissent par trahir. Alors que *« si par patriotisme on est poussé à des actions qui font germer et croître l'amour d'un bien supérieur à la patrie, l'âme acquiert cette trempe qui fait les martyrs et la patrie en profite »*.

> *« La foi est plus réaliste que la politique réaliste. »*

La mission de la France libre est une mission spirituelle — N'ayant aucun pouvoir contraignant sur ce qui se passe en France, la mission du mouvement français de Londres relève d'une *« direction de conscience à l'échelle d'un pays »*.

Qu'est-ce qu'une inspiration véritable ?

L'inspiration, dans la politique et dans l'art — L'inspiration véritable nécessite la contemplation de la perfection. Il y a similitude, à cet égard, entre l'action publique et la création artistique : l'une et l'autre requièrent une *« composition sur plans multiples »*, c'est-à-dire la considération simultanée d'une multitude de strates d'effets, de significations, de nécessités… et un élément de génie, intuitivement capable de tenir toutes les strates dans une même unité.

Il ne faut pas se décourager en songeant qu'on est trop médiocre pour un tel génie. Il faut admirer les accomplissements du génie là où ils sont, admirer en eux la beauté, la vérité, la justice, puis agir en ayant le désir tourné vers le bien pur dont elles sont la manifestation.

> *« Une des vérités fondamentales du christianisme, c'est qu'un progrès vers une moindre imperfection n'est pas produit par le désir d'une moindre imperfection. Seul le désir de la perfection a la vertu de détruire dans l'âme une partie du mal qui la souille. »*

Sans une telle inspiration, rien ne sert de gagner du pouvoir ; nous ne saurions qu'en faire.

Les tares qui nous séparent d'une inspiration véritable — Et la première d'entre elles : notre conception fausse de la grandeur, fondée sur l'admiration de la force et non sur l'amour du bien. Il s'agit de la tare *« qui a inspiré la vie toute entière d'Hitler »* ; les gloires de conquérants que nous commémorons, et l'indifférence dans laquelle nous tenons les vaincus que l'histoire n'a rachetés par le prestige d'aucune victoire ultérieure, attestent suffisamment que nous la partageons.

Trois autres tares sont mentionnées : *« la dégradation du sentiment de la justice »* (qui découle de la conception fausse de la grandeur) ; *« notre idolâtrie de l'argent »* (qui prend la place laissée vacante par le sens de la justice) ; *« l'absence en nous d'inspiration religieuse »* (qui est en proportion du désert spirituel répandu par l'idolâtrie de l'argent).

Réflexion sur l'histoire — Les vaincus sont muets. Les récits historiques ne nous font parvenir d'eux que ce qu'ont bien voulu en dire les vainqueurs, c'est-à-dire leurs bourreaux. Par rapport à l'histoire, les vaincus *« sont néant »* : leur point de vue n'est à peu près jamais dit, et on ne peut pas même pleurer les trésors qui ont été engloutis avec leurs peuples, car *« ceux qui les ont détruits*

n'ont pas cru devoir se faire les conservateurs de leur culture ». Tout au plus, on peut imaginer en rêverie ce qu'ils étaient par les allusions qu'ont laissées leurs conquérants — ainsi l'autrice se plaît-elle à imaginer dans le druidisme gaulois une poésie et une pensée parentes du pythagorisme.

Or cet exercice d'attention aux vaincus exige de « *lire entre les lignes* », d'« *attarder très longtemps l'attention sur les petites choses significatives* ». L'historien, au contraire, tend à subordonner sa pensée aux documents, par souci de rigueur. Mais les documents proviennent des vainqueurs pour leur plus large part ; ainsi le faisceau à partir duquel se constitue le savoir historique est la vision du monde laissée par des esclavagistes, des seigneurs de guerre et des conquérants.

On tend alors, trop souvent, à atténuer les cruautés dont est fait le récit en se disant : « *C'étaient les mœurs de l'époque !* » — Mais c'est là un mensonge. Il n'est pas d'époque où les hommes n'aient eu à choisir entre la vraie et la fausse grandeur, l'amour du bien et la conquête ; il n'est pas un siècle où les populations réduites en esclavage aient trouvé moins choquants les sévices infligés par leurs bourreaux. Les formes prises par les actes de cruauté varient à mesure que changent les usages, mais l'infliction de la cruauté n'est pas moins cruelle parce qu'elle est ancienne :

> « *L'esprit de vérité, de justice et d'amour n'a rien à voir avec un millésime ; il est éternel ; le mal est la distance qui sépare de lui les actions et les pensées ; une cruauté du Xe siècle est exactement aussi cruelle, ni plus ni moins, qu'une cruauté du XIXe. (…) Le dogme du progrès déshonore le bien en en faisant une affaire de mode.* »

Il ne faut admirer dans l'histoire que ce qui est étranger à tout prestige de force. Cela est rare, mais se trouve çà et là, par bribes éparses. Si l'on consent à admirer la fausse grandeur attachée à la force, on contracte un pacte avec le crime. Et il est absurde de reprocher à nos contemporains les cruautés mêmes pour lesquelles les conquérants du passé recueillent des concerts de louanges. — Ainsi, par exemple, de l'absurdité de honnir Hitler tout en louant Napoléon ou Sylla.

Réflexion sur les arts & les lettres — La fausse grandeur s'étend dans le temps par les accomplissements littéraires comme elle s'étend dans l'espace par les conquêtes militaires : « *Ce sont des dominations de même nature, également temporelles, appartenant également au domaine de la matière et de la force, également basses.* » — De là, ces pactes qui sont monnaie courante dans l'histoire, entre des puissants et des poètes auxquels ils assurent la richesse en échange d'éloges qui leur garantiront la postérité. Mais de tels poètes, quel que soit leur talent, ont rompu avec l'esprit de vérité ; et en cela, ils ne méritent pas le nom de poètes.

Ici aussi, il faut cesser de louer les réussites artistiques et littéraires liées au *talent* : elles nous inculquent le sens de la fausse grandeur. Il ne faut admirer que les réussites du *génie*, fondées sur l'amour du bien : elles seules fournissent les chefs-d'œuvre de tout premier ordre ; toujours elles traduisent « *une disposition de l'âme proche de la sainteté* ». Des œuvres d'ordre inférieur (celles liées au talent seul), on peut tirer « *des connaissances et des jouissances* » ; on peut les examiner « *comme on examine des curiosités naturelles* » ; mais il n'y a pas lieu de les aimer.

Réflexion sur la science — La science également a rompu avec l'esprit de vérité. En devenant une <u>étude matérialiste athée de la force qui règne sur la nature</u> (et non, comme l'était la science pré-romaine, une <u>étude religieuse de l'ordre éternel qui règne sur la force</u>), **<u>la science moderne :</u>**

- **<u>A fourni une représentation du monde foncièrement inconciliable avec les principes de l'humanisme :</u>** car on ne peut à la fois affirmer « *que la force est maîtresse unique de tous les phénomènes de la nature* » et que « *les hommes peuvent et doivent fonder sur la justice, reconnue au moyen de la raison, leurs relations mutuelles* » ; il y a là « *une absurdité criante* ». « *Il n'est pas concevable que tout dans l'univers soit absolument soumis à l'empire de la force et que l'homme puisse y être soustrait, alors qu'il est fait de chair et de sang et que sa pensée vagabonde au gré des impressions sensibles.* » — De là, soit il faut apercevoir à l'œuvre dans l'univers un prin-

cipe autre que la force (et c'est, dans la philosophie de Simone Weil, ce que fournit le principe surnaturel de la *grâce*, dont la porte d'entrée ici-bas est la capacité d'*attention* enfermée par les créatures intelligentes) ; soit il faut *« reconnaître la force comme maîtresse unique et souveraine des relations humaines aussi »*. Cette seconde attitude (fausse mais cohérente) est celle qu'Hitler a assumée et menée au terme de sa barbarie, en l'opposant à l'attitude (fausse *et* incohérente) de notre humanisme moderne. Weil cite à ce sujet un passage de *Mein Kampf*, symptomatique selon elle de l'influence que la science moderne a eue sur la formation de la pensée nazie.

- **A poussé la pensée à se fourvoyer dans des mensonges pour esquiver la contradiction :** l'utilitarisme et le libéralisme en croyant dans une compensation harmonieuse spontanée des intérêts ; le marxisme en croyant au progrès historique mû par la lutte des classes ; le nazisme lui-même en croyant à une race élue pour dominer le monde : les idéologies ont rivalisé de faussetés pour imaginer dans la nature *« un petit mécanisme »*, par lequel le cours aveugle de la force se convertirait automatiquement en justice.
- **A précipité une irréligiosité galopante au sein du peuple :** la contradiction entre l'esprit scientifique et l'esprit religieux a largement discrédité la religion. Dépassés par le prestige de la science, les croyants ont réagi de la pire façon : en renonçant à leur probité intellectuelle. Au lieu de se saisir de la vérité contenue par la science pour en exprimer les aboutissants spirituels, ils ont entrepris de la nier, préférant Dieu à la vérité : c'était à la fois se déshonorer, se couvrir de ridicule, et commettre le blasphème de distinguer Dieu de la vérité. Les églises peu à peu désertées, y sont restés surtout ceux qui ne s'y rendaient pas par foi mais par convenance : la bonne société bourgeoise. La religion, en tant que phénomène social, s'est ancrée à droite ; elle est elle-même devenue une chose bourgeoise, épousant les intérêts, hypocrisies et usages des bourgeois ; achevant par la même occasion de se rendre méprisable auprès de ceux que la bourgeoisie exploite.
- **A enlaidi la réalité et, de ce fait, asséché l'aspiration à la vérité :** un univers où tout est soumis à la force brutale et aveugle est un univers fondamentalement laid, où il ne reste rien à aimer. Or, on peut accumuler des *connaissances* sur un objet vide d'amour ; mais ces connaissances sont indifférentes, et ne nous approchent pas de la *vérité* :

> *« Si un homme surprend la femme qu'il aime et à qui il avait donné toute sa confiance en flagrant délit d'infidélité, il entre en contact brutal avec de la vérité. S'il apprend qu'une femme qu'il ne connaît pas, dont il entend pour la première fois le nom, dans une ville qu'il ne connaît pas davantage, a trompé son mari, cela ne change aucunement sa relation avec la vérité. Cet exemple fournit la clé. L'acquisition des connaissances fait approcher de la vérité quand il s'agit de la connaissance de ce qu'on aime, et en aucun autre cas. »*

Aussi la communauté scientifique fait un usage nul du prestige dont elle jouit auprès des foules. Et puisque l'univers qu'elle cherche à connaître a préalablement été rendu par elle stérile, désertique et laid, il lui faut d'autres stimulants que l'amour pour motiver l'effort de recherche : c'est ce que fournissent *« l'avancement, les chaires, les récompenses de toute espèce, honneurs et argent, les réceptions à l'étranger, l'estime ou l'admiration des collègues, la réputation, la célébrité, les titres »*, etc. La communauté scientifique offre ainsi le spectacle d'un village mondial des savants, soumis aux modes, et se disputant honneurs et postes. De tels mobiles sont de toute évidence peu compatibles avec le souci de la vérité ; pourtant ce sont eux qui façonnent la science, puisque ce sont eux qui déterminent quelles théories seront prises au sérieux, et là où les moyens de recherche seront alloués.

N.B. Le passage contient en outre une série de remarques métaphysiques sur Bergson et Pascal.

Faire redescendre l'esprit de vérité parmi nous

La science véritable est l'étude de la beauté du monde — Pour que l'esprit de vérité dirige l'activité scientifique, il faut que son mobile soit l'amour de son objet d'étude. Or : *« Cet objet, c'est*

l'univers dans lequel nous vivons. Que peut-on aimer en lui, sinon sa beauté ? » On croit volontiers que la science étudie la matière et la force aveugle, qu'on se représente comme maîtresses de la nature. Mais ni la matière ni la force en tant que telles, d'une part ne sont aimables ; d'autre part ne sont connaissables *en soi* : elles se dérobent, se cachent sous la représentation, et nous ne les appréhendons que par la médiation de relations, elles-mêmes tracées par la pensée.

Ce qu'étudie la science, ce sont ces relations ; et si son objet total est l'ensemble de ces relations, alors son objet est l'*ordre de l'univers* — qui, depuis les Antiques, n'est que l'autre nom de la *beauté du monde*, et qui, en tant qu'ensemble de relations, est lui-même composé de pensées. La pensée acquiert la connaissance du monde en inspectant de la pensée, pas de la matière ni de la force. Et s'il y a dans l'ordre de l'univers une pérennité, une éternité et une beauté qui paraissent excéder infiniment notre propre impermanence, il faut y voir le signe que notre pensée de créatures finies, en s'inspectant, tombe nez à nez avec la *« Sagesse éternelle »* que le Créateur infini y a inscrite.

Réflexion sur la Providence, le déterminisme & les miracles — La Rome antique, en adoptant le christianisme pour religion officielle, a fait de Dieu un avatar de l'empereur, dont on quémande les faveurs en espérant qu'il prenne parti pour soi. Ce faisant, elle a institué la croyance dans une ***Providence personnelle*, d'après laquelle Dieu aurait besoin de rompre çà et là les lois physiques de sa propre Création afin de fléchir le cours des événements en notre faveur ou en notre défaveur** (sous la forme d'interventions miraculeuses relevant de la magie).

Or, une telle conception de la Providence, d'une part, **couvre la foi de ridicule devant la science** — comme c'est le cas chaque fois qu'un esprit superstitieux croit devoir à une intervention divine que la foudre soit tombée à un mètre, ou se hasarde à lire des présages fumeux dans l'histoire, ou déchiffre des instructions divines sur la découpe des quartiers dans la forme des fruits, etc.

D'autre part, elle **contrarie la foi authentique**, car elle **nie l'*infinité* de Dieu** pour en faire un être tronqué : sa Volonté n'est plus le principe suprême d'effectuation de la réalité ; on ne l'estime plus Maître en tout instant et en tout lieu (comme il convient à la Sagesse divine si c'est bien elle qui, de toute éternité, détermine les lois qui ordonnent l'univers) ; Il fait irruption, par manifestations ponctuelles, pour corriger les imperfections d'un cours cosmique qu'Il a pourtant Lui-même fixé. Une telle conception de la Providence **nie également l'*impartialité* de Dieu**, à l'opposé de ce que dit de Lui la Parole d'évangile : *« Dieu fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.*[4] *»*

Il faut à la place retrouver la notion — que possédait autrefois l'Antiquité pré-romaine — d'une ***Providence impersonnelle*, comme parfaite obéissance de la matière à l'ordre éternellement institué par Dieu**. Aimer cet ordre, et aimer le mécanisme aveugle par lequel toute chose lui est soumise, c'est aimer la beauté du monde. En tant que nous sommes nous-mêmes composés de matière et soumis à la nécessité, nous obéissons tous à la Sagesse divine et avons part à la beauté du monde. Mais aussi longtemps que nous lui obéissons sans la vouloir et sans l'aimer, nous ne lui obéissons que comme principe ordonnateur du mécanisme aveugle, comme font les oiseaux du ciel, les lis des champs, les vagues ou les cailloux ; lorsque nous lui obéissons avec désir et par amour, elle devient principe surnaturel et source d'inspiration de la sainteté :

> *« Tout ce qui se produit, sans aucune exception, est conforme à la volonté de Dieu en tant que Créateur ; et que tout ce qui enferme au moins une parcelle de bien pur procède de l'inspiration surnaturelle de Dieu en tant que bien absolu. »*

N.B. Le passage contient en outre une série de remarques sur la souveraineté, dont la source véritable réside dans la justice et non dans quelque autorité terrestre que ce soit. Les autorités terrestres n'ont part à la souveraineté qu'autant qu'elles représentent des échelons vers la vérité et vers le bien.

---

4 *Évangile selon Saint Matthieu*, 5:45

Dans ce passage très étoffé, Weil développe une conception métaphysique déjà établie dans les passages des *Cahiers* retenus pour *La pesanteur et la grâce*, et dans *L'amour de Dieu et le malheur*. Elle y établissait déjà la dualité qui donna son titre au recueil compilé par Gustave Thibon :

- **L'ordre naturel de la *pesanteur*** a son domaine partout dans la matière, et a pour principe **la *force*** ; il soumet l'entièreté du monde physique (jusque dans les phénomènes sociaux et psychologiques, en ce qui concerne les êtres humains) à une nécessité aveugle strictement déterministe — Weil va jusqu'à emprunter à Spinoza l'image de la tuile détachée d'un toit par le vent et qui vient s'écraser au hasard sur un passant, pour parler des criminels[5].
- **L'ordre surnaturel de la *grâce*** a son domaine dans les êtres doués d'intelligence, capables d'amour, et a pour principe **l'*attention*** ; l'action de la grâce ne contrarie pas les lois de la pesanteur, elle y surajoute ses propres lois, des lois relatives au bien pur, devenu principe vital agissant : *« La merveille, dans le cas des mystiques et des saints, n'est pas qu'ils aient plus de vie, une vie plus intense que les autres, mais qu'en eux la vérité soit devenue de la vie. »*

Ça n'est pas la force qui est souveraine ici-bas — Puisque la force est elle-même soumise à l'ordre universel, ce qui est souverain, c'est la Sagesse éternelle par laquelle l'ordre a été institué. Weil mobilise des passages d'écrits hindous, taoïstes, bibliques et stoïciens, afin de montrer que :

> *« Toute l'humanité jadis a vécu dans l'éblouissement de la pensée que l'univers où nous nous trouvons n'est pas autre chose que de la parfaite obéissance. Les Grecs furent enivrés d'en trouver dans la science une confirmation éclatante, et ce fut le mobile de leur enthousiasme pour elle. L'opération de l'intelligence dans l'étude scientifique fait apparaître à la pensée la nécessité souveraine sur la matière comme un réseau de relations immatérielles et sans force. (…) Les forces d'ici-bas sont souverainement déterminées par la nécessité ; la nécessité est constituée par des relations qui sont des pensées ; par suite la force qui est souveraine ici-bas est souverainement dominée par la pensée. L'homme est une créature pensante ; il est du côté de ce qui commande à la force. »*

---

5 Dans *L'amour de Dieu et le malheur* (1942), Simone Weil écrit :

> *« Dieu a fait en sorte que sa grâce, quand elle pénètre au centre d'un homme et de là illumine tout son être, lui permet, sans violer les lois de la nature, de marcher sur les eaux. Mais quand un homme se détourne de Dieu, il se livre simplement à la pesanteur. Il croit ensuite vouloir et choisir, mais il n'est qu'une chose, une pierre qui tombe. Si l'on regarde de près, d'un regard vraiment attentif, les âmes et les sociétés humaines, on voit que partout où la vertu de la lumière surnaturelle est absente, tout obéit à des lois mécaniques aussi aveugles et aussi précises que les lois de la chute des corps. Ce savoir est bienfaisant et nécessaire. Ceux que nous nommons criminels ne sont que des tuiles détachées d'un toit par le vent et tombant au hasard. Leur seule faute est le choix initial qui a fait d'eux ces tuiles.*
>
> *Le mécanisme de la nécessité se transpose à tous les niveaux en restant semblable à lui-même, dans la matière brute, dans les plantes, dans les animaux, dans les peuples, dans les âmes. Regardé du point où nous sommes, selon notre perspective, il est tout à fait aveugle. Mais si nous transportons notre cœur hors de nous-mêmes, hors de l'univers, hors de l'espace et du temps, là où est notre Père, et si de là nous regardons ce mécanisme, il apparaît tout autre. Ce qui semblait nécessité devient obéissance. La matière est entière passivité, et par suite entière obéissance à la volonté de Dieu. Elle est pour nous un parfait modèle. Il ne peut pas y avoir d'autre être que Dieu et ce qui obéit à Dieu. Par sa parfaite obéissance la matière mérite d'être aimée par ceux qui aiment son Maître, comme un amant regarde avec tendresse l'aiguille qui a été maniée par une femme aimée et morte. Nous sommes avertis de cette part qu'elle mérite à notre amour par la beauté du monde. Dans la beauté du monde la nécessité brute devient objet d'amour. Rien n'est beau comme la pesanteur dans les plis fugitifs des ondulations de la mer ou les plis presque éternels des montagnes.*
>
> *La mer n'est pas moins belle à nos yeux parce que nous savons que parfois des bateaux sombrent. Elle en est plus belle au contraire. Si elle modifiait le mouvement de ses vagues pour épargner un bateau, elle serait un être doué de discernement et de choix. et non pas ce fluide parfaitement obéissant à toutes les pressions extérieures. C'est cette parfaite obéissance qui est sa beauté. Toutes les horreurs qui se produisent en ce monde sont comme les plis imprimés aux vagues par la pesanteur. C'est pourquoi elles enferment une beauté. Parfois un poème, tel que l'Iliade, rend cette beauté sensible.*
>
> *L'homme ne peut jamais sortir de l'obéissance à Dieu, Une créature ne peut pas ne pas obéir. Le seul choix offert à l'homme comme créature intelligente et libre, c'est de désirer l'obéissance ou de ne pas la désirer. S'il ne la désire pas, il obéit néanmoins, perpétuellement, en tant que chose soumise à la nécessité mécanique. S'il la désire. il reste soumis à la nécessité mécanique, mais une nécessité nouvelle s'y surajoute, une nécessité constituée par les lois propres aux choses surnaturelles. Certaines actions lui deviennent impossibles, d'autres s'accomplissent à travers lui parfois presque malgré lui. »*

Toute activité humaine comme forme de l'activité religieuse — Dans une telle disposition de la pensée, la science, comme aussi la poésie, l'art, l'histoire, la politique, l'organisation du travail et toutes les activités humaines, peuvent avoir part à la religion, pour autant qu'elles procèdent de la contemplation de la Sagesse éternelle. L'autrice évoque à ce sujet un problème de géométrie et montre comment Pythagore put y voir un objet d'étude religieux, au point d'offrir un sacrifice aux dieux quand il découvrit l'inscription du triangle rectangle dans le demi-cercle.

Conclusion : **Le travail physique, centre spirituel d'une vie sociale bien ordonnée** — En tant qu'acceptation quotidienne de la nécessité, le travail physique, par sa monotonie, nous fait entrer le temps dans le corps ; l'être humain prend ainsi part à la beauté du monde et se fait, pareil à la matière, entière obéissance à Dieu. Le travail peut, à cet égard, être suprêmement religieux.

Parce qu'il est, de toutes les activités humaines, celle dont les usages spirituels sont les plus charnels et les plus immédiats, le travail doit être respecté par-dessus tout : dans son autonomie, dans sa part de poésie et de recueillement. Une société où l'esprit de vérité serait tenu en estime regarderait comme un sacrilège de saccager les conditions du travail, d'en faire une tâche servile et abrutissante : car c'est saccager le pont qui, sinon, pourrait relier des âmes à la vérité.

N.B. Voisin des réflexions plus amplement développées dans *Condition première d'un travail non servile*, ce passage qui vient clore *L'Enracinement* ne figurait pas dans la toute première édition de 1949. Il figurait sur des feuillets à part du manuscrit principal, retrouvés peu après la parution. Dès sa première réimpression, Albert Camus s'empressa de l'y faire ajouter. La transition thématique abrupte par rapport aux pages qui précèdent doit être regardée comme une conséquence inévitable de l'inachèvement du manuscrit qui, dans l'état où il fut retrouvé après la mort de Simone Weil, demeurait un écrit en chantier.